

# Le nouvel art du portrait

Céline Séguin

Recrutée il y a deux ans par le Département d'études littéraires, Lucie Desjardins, triplement diplômée de l'UQAM, fait partie d'une relève prometteuse. À 36 ans, elle vient de publier son premier livre, *Le corps parlant. Savoirs et représentations des passions au XVII<sup>e</sup> siècle*. Depuis son embauche, elle a collaboré à six ouvrages collectifs et signé cinq articles scientifiques, auxquels s'ajoutent une dizaine de communications et l'organisation de trois colloques. Actuellement, elle assume la direction de son module, tout en menant des travaux originaux sur la littérature des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Pas étonnant que sa candidature ait été retenue lors du concours «Établissement de jeunes chercheurs» du Fonds FCAR. Grâce à une subvention de 45 000 \$, elle entend étudier l'art du portrait et sa transformation, entre 1650 et 1770, comme représentation de l'intimité.

## La mode du portrait

C'est au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, en France, que le portrait s'affirme comme genre littéraire, rappelle d'emblée Mme Desjardins. Pour la société raffinée qui s'épanouit dans les salons des précieuses, le portrait devient un vrai jeu mondain. «Les portraits reposaient sur des métaphores extrêmement codées et des descriptions très détaillées. Toujours, on tentait d'établir un lien entre le physique et le psychique, entre des traits corporels et des traits moraux. Par exemple, elle est bien faite (bouche de corail, taille fine...) et possède telle ou telle qualité de cœur et d'esprit. Qui est-elle?» Cet art du portrait qui visait, à partir d'une représentation corporelle, à révéler les ressorts les plus secrets de l'être, connaîtra un succès considérable, jusqu'à devenir, selon Mme Desjardins, un parcours obligé, dès lors qu'il s'agissait de décrire des personnages.

Ainsi, précise-t-elle, de *Clélie* (1654-1660) de Madeleine de Scudery, jusqu'à *Julie ou la nouvelle Héloïse* (1761) de Jean-Jacques Rousseau, les textes mettant en scène des portraits se multiplient, dans un contexte marqué par la diffusion des miroirs et des miniatures. «Les portraits, descriptifs ou peints, vont figurer comme motif récurrent dans les romans, les pièces de théâtre ou les mémoires écrits au cours de cette période. Avec mon équipe, j'ai dépouillé des centaines de textes publiés entre 1650 et 1770. Or, 240 documents contenaient des portraits littéraires et 180 avaient pour thème des portraits peints. C'est dire l'importance accordée à ce mode de représentation».

## Le moi révélé

L'analyse des recueils de portraits, de même que l'examen des recommandations faites aux peintres,



Photo : Sylvie Trépanier

Lucie Desjardins, professeure et directrice du module d'études littéraires.

montrent, selon Mme Desjardins, qu'on attend du portrait qu'il ne se limite pas à la retranscription des traits du corps, mais qu'il soit un révélateur de l'âme : vices et vertus, passions et désirs, caractère et tempérament. En même temps, dit-elle, cette capacité à atteindre l'invisible par le visible fait l'objet d'une importante critique. «Le contrôle et le travail du corps, on en est déjà très conscient au XVII<sup>e</sup> siècle : des manuels expliquent comment montrer certains sentiments et en dissimuler d'autres. Dès lors, des questions surgissent. Quel est ce moi qui se donne à voir? Le corps suffit-il à connaître l'autre? Qu'est-ce qui constitue l'individu, ou ce qu'on appellera plus tard, le sujet?» Bref, dit-elle, on s'interroge. Finalement, ce qui se posera comme révélation, c'est que l'on est toujours en représentation. Dans le cadre de son projet, la jeune chercheuse tentera donc de comprendre comment le portrait devient un lieu où s'incarnent aussi bien «les plus vives espérances sur les possibles d'une représentation du corps apte à livrer l'intériorité», que «les plus grandes inquiétudes sur un monde dominé par les apparences».

## Un siècle à revisiter

Comment en est-elle venue à s'intéresser aux textes écrits à l'époque de Louis XIV? Tout simplement en lisant un texte de Pascal qui l'a fascinée et sur lequel elle a écrit son mémoire. Puis, elle a commencé à constituer un corpus de textes moins canoniques. «Tant sur le plan de l'enseignement, que sur celui de la recherche, on a souvent réduit le

XVII<sup>e</sup> siècle aux auteurs archi-connus que sont Molière, Racine, Corneille ou Lafontaine. Pour ma part, je ne travaille pas sur ceux-là.» En fait, ajoute-t-elle, il y a nombre de petits auteurs intrigants et passionnants qui, dès cette époque, vont poser des questions sur les problèmes qui l'intéressent : qu'est-ce que l'identité? comment le corps peut-il exprimer l'émotion? comment traduire l'intériorité?

C'est ainsi que dans le cadre de son doctorat en sémiologie, elle chercha à montrer comment différents savoirs sur le corps, notamment ceux figurant dans les traités de médecine du XVII<sup>e</sup>, vont faire retour dans la littérature pour servir à décrire les personnages et leurs émotions. «J'ai travaillé sur un médecin, Marin Cureau de La Chambre, qui dressa pendant 2 000 pages une liste de signes de passion : la peur provoque le teint pâle et l'ouverture de la bouche, la stupeur entraîne des sueurs et des tremblements, etc. C'était présent en médecine, mais aussi dans les textes sur l'art, les discours d'usage, les récits, et je me suis penchée sur cette circulation des savoirs.» De là, elle s'est intéressée au portrait, tant du point de vue de l'engouement qu'il a suscité, que des critiques qu'il a soulevées. «Dans mon projet actuel, ce qui m'intéresse surtout, c'est de voir comment le portrait, en même temps que les notions d'identité et d'intimité, va véritablement se transformer entre les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Pourquoi? Je ne le sais pas encore mais je compte bien le découvrir.»